

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 34.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 21 AOUT 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Notre prime.—Les Événements de 1838, par L.-O. David.
—Excursion de Québec aux Piles, par Faucher de Saint-Maurice.—Ca et là, par Delta.—Choses et autres.—Nos gravures.—Poésie : Sur le seuil de la porte, par Paul Bassy.—Le rendez-vous des bossus, par J. B. Caouette.—Poésie : Le prince impérial, par Nérée Beauchemin.—Un drame sur la Seine, par F. du Boisgobey (suite).—Gazette des tribunaux.—L'Anglais errant, par Alexis Bouvier.—Les échoes.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Toronto : L'ancienne résidence, en gros bois équarri, du gouverneur Simcoe sur le Don; Hamilton : l'incendie du grand bloc McInnes; Après l'incendie, recherche des cadavres dans les ruines; L'oussaire sur le champ de bataille de Custozza; Choix de paysages.

NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront six mois d'avance.

LES ÉVÉNEMENTS DE 1838

J'ai déjà fait, en écrivant la biographie de Robert Nelson, l'esquisse de la révolution de 1838; j'en ai indiqué les causes, l'origine et le dénouement.

Après les désastres de Saint-Charles et de Saint-Denis, pendant que Colborne et ses gens—soldats, volontaires et bureaucrates—parcouraient le pays, incendiant les villages révoltés et arrêtant toutes les personnes suspectes, les patriotes trop compromis se hâtaient de franchir la frontière. A Plattsburgh, Rouse's Point et Swanton, ils se trouvèrent bientôt en bon nombre. Ils arrivaient là, la plupart après avoir couru toute espèce de dangers et avoir vu leurs propriétés détruites, leurs familles dispersées. Ruinés, inquiets et exaspérés, ils avaient l'esprit et le cœur ouverts à tous les projets de vengeance et d'émancipation.

Aussi, quand Papineau, Nelson, Davignon, Côté et Rodier leur parlèrent d'organisation et de soulèvement dans le but de rentrer dans la patrie les armes à la main, et de conquérir l'indépendance, ils trouvèrent des hommes prêts à tout faire.

M. Papineau avait, le premier, jeté dans les esprits l'idée d'une pareille organisation, et formulé le projet d'une république canadienne dont il serait naturellement le président.

On comptait pour réussir sur les sympathies et l'aide des Américains.

Après quelques difficultés entre les chefs, Robert Nelson se mit à la tête du mouvement, et commença les préparatifs avec énergie. Les patriotes accoururent de tous côtés se mettre sous ses ordres, chacun voulant contribuer à la grande œuvre de l'indépendance et rentrer dans ses foyers le plus tôt possible. On fondait des balles, on sacrifiait le peu d'argent qu'on avait à acheter des armes, et le soir, dans des endroits cachés, on faisait l'exercice.

On avait tant hâte d'exécuter ce grand projet, que, vers la fin de février, Nelson franchissait la frontière à la tête de quelques centaines de patriotes canadiens, et lançait, comme président du gouvernement provisoire de la future république canadienne, une proclamation déclarant que tout lien politique entre le Bas-Canada et l'Angleterre était brisé.

Mais des mesures avaient été prises par les autorités américaines et canadiennes pour faire avorter leur entreprise. Ils avaient à peine mis le pied sur le sol canadien, qu'ils étaient attaqués par les loyaux et guettés par les troupes américaines qui les désarmaient. Ainsi pris entre deux feux, ils comprirent qu'ils ne pouvaient réussir et retraitèrent aux États-Unis, bien décidés à revenir mieux préparés et organisés.

Sachant que leur expédition avait avorté faute de discrétion et de préparatifs nécessaires, ils eurent l'idée d'unir tous ceux qui voudraient contribuer à l'indépendance du pays par les liens d'une vaste société secrète. Ils fondèrent l'association des Chasseurs qui, aux États-Unis et au Canada, fit de nombreux adhérents.

En 1838 comme en 1837, ce furent les cantons de Verchères, de Chambly, de Laprairie, de l'Acadie, de Terrebonne et des Deux-Montagnes qui montrèrent le plus de zèle et d'enthousiasme pour l'insurrection.

Le 3 novembre fut fixé pour le soulèvement général; les plans furent préparés, les rôles assignés. Pendant que Nelson, Côté et Julien Gagnon se dirigeaient sur Napierville à la tête des Canadiens réfugiés et des volontaires américains, des attaques simultanées devaient avoir lieu contre Sorel, Chambly, Laprairie et Beauharnois. Les patriotes de Saint-Martin, de Sainte-Rose et de Terrebonne devaient s'emparer du pont Lachapelle, à l'Abord-à-Plouffe; ceux des Deux-Montagnes et de Vaudreuil étaient chargés d'interrompre les communications par l'Outaouais et d'arrêter les bateaux qui descendaient la rivière. Faire prisonniers, chemin faisant, les bureaucrates et s'emparer de leurs armes faisaient partie du programme.

A l'exception de Nelson et de Côté qui se rendirent à Napierville, le reste du plan manqua faute d'armes, d'expérience et de direction. Racontons les principaux incidents de cette fameuse journée du 3 novembre, qui ne fut pas aussi glorieuse qu'on l'espérait et fut même marquée par des actes de violence déplorables.

Les patriotes du comté de Beauharnois furent les premiers sur pied pour remplir le rôle qui leur avait été assigné. Ils étaient commandés par des hommes énergiques et intelligents, tels que le Dr Brien et Chevalier de Lorimier, de Montréal; Toussaint Rochon, de Saint-Clément; Le Dumouchelle, de Sainte-Martine, et M. François-Xavier Prieur, alors marchand à Saint-Timothée, et qui demeure maintenant à Saint-Polycarpe.

Ils étaient une couple de cents et divisés en deux bandes.

Ils allèrent d'abord au manoir seigneurial de M. Ellice pour s'emparer des armes et des munitions qu'ils croyaient y trouver. Mais M. Ellice et M. Brown, l'agent de la seigneurie, ayant été prévenus, l'alarme avait été donnée parmi les bureaucrates et les volontaires, qui accoururent au manoir pour le défendre. Il fallut faire le siège de la place, des coups de fusil furent échangés, il y eut des bras et des jambes écorchés par les balles, mais personne heureusement ne fut tué ni même sérieusement blessé. M. Ellice et ses amis, voyant que la résistance était inutile, mirent bas les armes et consentirent à se constituer prisonniers à la condition qu'aucun mal ne serait fait aux dames. Le Dr Brien dit que non-seulement les dames n'avaient pas à craindre d'être maltraitées, mais que les personnes et les propriétés en général seraient respectées. Brown ayant alors demandé quel était le but de ce soulèvement, plusieurs voix lui répondirent avec énergie : "Il y a assez longtemps que nous souffrons. Nous voulons avoir nos droits." Les patriotes entrèrent dans le manoir, prirent possession des armes qu'ils purent trouver, allèrent chez plusieurs autres bureaucrates de Beauharnois, les firent prisonniers et les dirigèrent sur Châteauguay.

Pendant ce temps-là, une autre bande de patriotes, commandée par M. Prieur, allait prendre possession du vapeur *Henry Brougham*, amarré au quai de Beauharnois et à la veille de sauter les rapides. Ils dirigèrent la machine du vapeur de manière à l'empêcher de marcher, firent prisonniers le capitaine, l'ingénieur et les passagers, qu'ils traitèrent bien, les dames surtout, et placèrent au nombre de trente dans le presbytère de Beauharnois, obli-

geant le curé, Messire Quintal, de les garder.

Tous ces prisonniers, tant ceux faits dans le village de Beauharnois qu'à bord du *Henry Brougham*, furent relâchés quelques jours après, le 10, après les malheureuses batailles de Lacolle et d'Odelltown.

L.-O. DAVID.

(A suivre.)

EXCURSION DE QUÉBEC AUX PILES

Samedi matin, le 9 courant, sur la gracieuse invitation de l'hon. M. McGreevy, entrepreneur du chemin de fer du Nord, les hôtes de la province de Québec : l'amiral Peyron, les officiers du *La Galissonnière* et du *La Bourdonnais*, le lieutenant-gouverneur, le Conseil législatif, l'Assemblée législative et les membres de la presse, firent une excursion sur le chemin de fer des Piles. Le pays que nous devions traverser était une contrée entièrement française, bien cultivée dans les vieilles paroisses, et assez boisée dans les cantons nouveaux. Il avait le mérite de l'inconnu pour la plupart des excursionnistes, et chacun se proposait de bien jour de son voyage, parole que tout le monde a tenue.

En quittant la gare, des pétards placés sur les rails saluèrent le départ des hôtes de l'hon. M. McGreevy, et couvert des drapeaux français et anglais, le convoi s'élança vers les Trois-Rivières. Partout sur la route se dressaient les souvenirs historiques. Ici, le nom de Saint-Sauveur rappelait celui d'un humble prêtre qui, jadis, dévoua sa fortune et sa santé à la Nouvelle-France; là, les villages ou les fiefs de Gaudarville, de d'Auteuil, de Jacques-Cartier, de Portneuf, de Perthuis, de la Pérade, de Champlain, faisaient songer aux grands découvreurs, aux braves officiers, aux énergiques colons qui rendirent la France si grande en Amérique, et qui furent les pères du Canada français.

À Sainte-Anne de la Pérade, le vénérable curé du lieu, digne héritier des chevaleresques traditions de notre clergé, vint à la gare présenter ses hommages au lieutenant-gouverneur de la province de Québec et au contre-amiral Peyron. Le premier représentait pour lui la patrie française toujours vivace, intelligente, dévouée aux grandes choses; l'autre était la voix de la mère-patrie absente, hélas! mais toujours si présente aux cœurs canadiens.

A chaque gare, tout le long de la route, ce n'étaient que paysans endimanchés se découvrant devant les officiers français, et saluant en eux le drapeau qui passait.

Les Piles, but du voyage, ont été décrites par un écrivain de talent, M. Elzéar Gérin. "Ce chemin, nous dit-il, a pour but de rattacher le Saint-Laurent aux eaux navigables du Saint-Maurice, au-dessus des grandes Piles. Elles sont à dix ou onze lieues de Trois-Rivières. Dans cet espace, la rivière est remplie de rapides et de chutes qui rendent la navigation impossible. Il y a d'abord, à deux lieues de Trois-Rivières, le rapide des Forges, lit de rochers et de cailloux qui s'étend dans toute la longueur de la rivière, à quelques arpents au-dessous des vieilles forges Saint-Maurice. C'est là, au pied de ce rapide, que le petit poisson vient frayer.